

BULLETIN

CONFLUENTS

HIVER-PRINTEMPS 2026



TOUTES NOS
RELATIONS :
NAVIGUER
ENTRE
L'AUTEL
ET LE
MATUTISHAN

L'ÉGLISE DE
SAINT-JÉRÔME
SOLIDAIRE DES
MOHAWKS LORS
DE LA CRISE D'OKA

LIVRE :
UASHTENAMU/
ALLUMER
QUELQUE CHOSE

Awa 2024

3 MOT DE L'ÉQUIPE

Un premier ressourcement qui porte des fruits

4 TOUTES NOS RELATIONS: Naviguer entre l'autel et le *matutishan*

Réflexion. En arrivant chez les Innus en 2014, le père Ali a découvert un peuple très attaché à la famille et dont la culture et la spiritualité sont d'une richesse inouïe.

Nnaemeka Ali, o.m.i.

7 PRIÈRE

Prière à Notre-Dame de Guadalupe

Pascale Haddad

8 L'ÉGLISE DE SAINT- JÉRÔME SOLIDAIRE DES MOHAWKS lors de la crise d'Oka

Témoignage. Il y a 35 ans, la crise d'Oka – crise que les Mohawk préfèrent souvent appeler « le siège de Kanehsatà:ke » – secouait le Québec et le Canada tout entier.

Gérard Laverdure

12 « MISSIONNAIRES DE L'ESPÉRANCE PARMI LES PEUPLES »

Témoignage. Le message du Pape pour la Journée mondiale des missions redit l'urgence pour les chrétiens de devenir des artisans d'espérance. Ce qu'a compris l'auteur chez les Papous.

Mgr Gilles Côté

11 LECTURE

Uashtenam^u/Allumer quelque chose

11 CINÉMA

Sewâtsiwin – Ils sont sacrés

15 BILAN DE L'ANNÉE

« Je vous aime à la folie ! »

16 LES BRÈVES

Deux beaux prix, des artefacts sont remis et en ondes depuis...

EN COUVERTURE

Tableau *Masko nipi* d'Eruoma Awashish, acrylique sur toile et feuilles d'or, 36 po x 48 po, 2024

Le bulletin *Confluents* est imprimé au Québec sur du papier Rolland Enviro Print contenant 100% de fibres postconsommation et fabriqué au Québec avec un procédé sans chlore et à partir d'énergie biogaz (données du fabricant). FSC® n'est pas responsable des calculs d'économie de ressources en choisissant ce papier. Il est certifié FSC® et Garant des forêts intacts^{MC}.



**Solidarité
chrétienne
avec les peuples
autochtones**

L'organisme de charité Mission chez nous, fondé en 1993 par l'Assemblée des évêques catholiques du Québec, cherche à promouvoir la solidarité chrétienne avec les peuples autochtones. Il souhaite sensibiliser un large public aux réalités autochtones et favoriser le rapprochement entre les cultures en contrant les préjugés et en encourageant le dialogue. Il offre son soutien, matériel autant que moral, aux communautés autochtones présentes sur le territoire connu sous le nom de Québec.

BUREAU NATIONAL
180, place Juge-Desnoyers, bur. 1025
Laval (Québec) H7G 1A4
514 447-4041 | Sans frais : 1 888 280-6440
info@missioncheznous.com
www.missioncheznous.com

ÉQUIPE DE MISSION CHEZ NOUS
Mathieu Lavigne, directeur général
Chantal Jodoin, adjointe à la direction
Ghislain Bédard, chargé de projet - communications

Le bulletin *Confluents* est une publication semestrielle de Mission chez nous. Un confluent est le lieu de rencontre de cours d'eau, de courants marins ou de glaciers. Souvent, les berges des confluent servaient de points de rencontre ou de rassemblement pour les nations autochtones. Ces confluent nous invitent au dialogue, à la rencontre des cultures et à la fraternité.

COLLABORATION POUR CE NUMÉRO
Alain Bilodeau, Mgr Gilles Côté, Jocelyn Girard, Jocelyne Guénard, Pascale Haddad, Ali Nnaemeka, o.m.i., Helen-Rose Lam, Gérard Laverdure

CONCEPTION GRAPHIQUE
Ghislain Bédard

DÉPÔT LÉGAL
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 2563-7576 (Imprimé)
ISSN 2563-7584 (En ligne)

UN PREMIER RESSOURCEMENT QUI PORTE DES FRUITS

Pour la première fois, Mission chez nous a organisé, du 17 au 19 novembre derniers, à Lac-Bouchette, un ressourcement pour les intervenantes et intervenants pastoraux en milieux autochtones provenant de partout au Québec. Dix-huit personnes y étaient présentes pour réfléchir à leur engagement.

Le magnifique décor de l'Ermitage Saint-Antoine de Lac-Bouchette s'était recouvert d'un beau tapis de neige pour nous accueillir. Guidés par Pierre Lalonde, psychologue, et Manon Lefebvre, agente de pastorale à la retraite, nous avons pris le temps de réfléchir à notre vocation et à notre mission. Et de nous demander si nous étions, chacun·e, sur « notre X », à cette place où nous sommes appelé·e·s à être dans nos vies. Une façon de revoir nos engagements. Nous étions aussi accompagné·e·s par Estelle Drouvin, accompagnatrice spirituelle du Centre Le Pèlerin, qui offrait au besoin un soutien psychologique et spirituel individuel aux participant·e·s. De beaux moments de réflexion ont surgi de cet exercice, que ce soit en grand cercle de parole ou en petits. Nous avons pris le temps de regarder notre histoire, notre vocation, ce à quoi nous avons été appelé·e·s. Les *oui* que nous avons dits, mais aussi les *non*.

Voici plus en détails le déroulement. Le lundi soir à l'arrivée, chacun·e a partagé des nouvelles de la communauté qu'il ou elle accompagne. Après le souper, nous avons tenté de répondre à la question : quel est mon propre cheminement ? Comment suis-je arrivé·e où je suis ?

Mardi, nous avons pris le temps de répondre à d'autres questionnements personnels et de partager nos réflexions en petits groupes. Où en suis-je par rapport à mon X ? Qu'est-ce qui m'en éloigne ou m'en rapproche ? Et si je compare ma vie actuelle à un arbre, quelles sont les racines qui me nourrissent (mes besoins), le tronc qui me tient (mes forces et compé-

tences) et les branches qui se déploient (mes réalisations et leurs fruits). Ce symbole de l'arbre nous a aidé·e·s à préciser ce X qui est le nôtre. En fin de journée, pour signifier cet appel que nous recevons de Dieu par le biais de notre X, celui-ci est devenu « croix ». Tous ces bons moments ont culminé par une célébration eucharistique fraternelle.

Enfin, mercredi matin, nous avons fait le point sur nos réflexions de la veille et regardé les pousses qui veulent surgir, ou sont appelées à le faire, sur le chemin vers notre X. Avant le dîner, nous avons terminé le ressourcement par une messe d'action de grâce pour les riches moments vécus tant lors de nos réflexions que des discussions pendant les repas, et les liens sentis qui se sont créés entre nous.

Ce « temps dans la clai-rière » que nous avons vécu ensemble a surtout servi à mieux comprendre ce que nous vivions, à écouter l'autre, à laisser les paroles couler en nous, à nourrir nos réflexions, à ressentir les liens qui se tissent de plus en plus entre chacun·e. Ainsi, nous pourrions sûrement éviter de nous perdre au retour dans nos forêts propres, un peu éloigné·e·s que nous sommes les un·e·s des autres, mais tenu·e·s ensemble, désormais, par des liens plus forts... ●

Alain Bilodeau, diacre, et Jocelyne Guénard, intervenant·e·s à Opitciwan¹

Ce « temps dans la clai-rière » que nous avons vécu ensemble a surtout servi à mieux comprendre ce que nous vivions, à écouter l'autre, à laisser les paroles couler en nous, à nourrir nos réflexions, à ressentir les liens qui se tissent de plus en plus entre chacun·e.



Photo : France Salésse

Le groupe réuni pour le ressourcement à Lac-Bouchette

1. On peut lire leur article complet sur le site Web de Mission chez nous.

TOUTES NOS RELATIONS: NAVIGUER ENTRE L'AUTEL ET LE *MATUTISHAN*

En arrivant dans les communautés innues en 2014, j'ai découvert deux réalités à la fois profondément enracinées et étonnamment familières: un peuple attaché de manière naturelle à la famille et des communautés imprégnées d'une culture et d'une spiritualité d'une richesse insoupçonnée. C'était en quelque sorte un déjà-vu, mais dans un autre univers. Observer les grands-parents entourés de leurs petits-enfants me ramenait à mon tout premier souvenir d'enfance, un moment fondateur partagé avec mon grand-père, décédé lorsque je n'avais encore que 3 ans.

Nnaemeka Ali

Un souvenir fondateur

Je me souviens encore, avec une précision étonnante, de ces matinées où, avant de partir au marché, ma mère me confiait aux soins de mon grand-père. Nous restions là, assis-es en

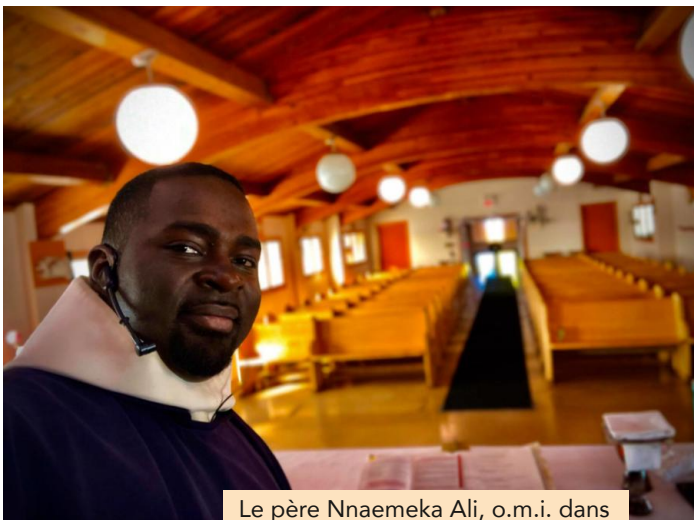


Photo: Nnaemeka Ali

Le père Nnaemeka Ali, o.m.i. dans une église de la nation innue

silence, pendant qu'il priait. Il rendait hommage aux ancêtres, invoquait la bénédiction du Créateur, parlait à voix basse à ceux et celles qui avaient marché avant nous. Ces moments sont restés gravés dans ma mémoire d'enfance. Pourtant, avec les années, ces pratiques se sont estompées dans ma vie. Le contact de mon peuple nigérian avec le christianisme avait creusé un fossé: entre ce qui était considéré comme chrétien et ce qui ne

l'était pas, entre les ancêtres et l'Évangile. Dans la version du christianisme enseignée à mon peuple, toute relation avec les ancêtres était exclue, voire suspicieuse. Petit à petit, j'ai intériorisé cette rupture.

Arriver chez les Innus: un écho spirituel

Lorsque j'ai foulé pour la première fois le territoire innu, j'ai eu le sentiment de revenir chez moi, chez un autre peuple, certes, mais aux prises avec une même tension intérieure. J'y retrouvais cette fracture: entre leur belle spiritualité et la beauté du message du Christ. Entre la tente à suer (*matutishan*) et l'autel. Cette tension, je la connaissais bien. Et, pourtant, quelque chose en moi résistait à cette division. Il m'a fallu du temps — du silence, de l'écoute, de la prière — pour commencer à entrevoir une réconciliation possible entre ma foi catholique et la spiritualité autochtone.

Les ancêtres, la sacralité de la terre, le lien invisible avec les êtres non humains, cela m'était familier. Dans mes souvenirs d'enfant, la voix de mon grand-père résonne encore: il priait tous les jours de la semaine, les appelant à être cléments avec son peuple. Quarante ans après sa mort, cette voix continue de m'habiter.

Deux spiritualités, un même cœur

Ma première question fut simple, mais exigeante: comment naviguer entre deux spiritualités? Peut-on réellement embrasser la >

spiritualité autochtone tout en restant catholique ? Et, dans mon cas, en tant que prêtre ?

Des femmes passerelles vers la sagesse

De nature curieuse, et n'ayant crainte de poser des questions, j'ai commencé ma mission à Ekuanitshit en allant à la rencontre de celles et ceux qui vivaient cette double appartenance. Ce furent des femmes, d'abord, qui devinrent mes premières guides. Leur foi m'impressionnait : certaines allaient de la messe au *matutishan*, ou vice-versa, avec une paix intérieure et une liberté déconcertante.

Elles ont partagé avec moi leurs savoirs, me parlant du respect à accorder aux ossements de caribou, qu'on ne peut jeter n'importe comment, et des vertus spirituelles du foin d'odeur, de la sauge et du tabac. Elles furent les premières à me parler du « chemin rouge¹ » non pas comme un renoncement à ma foi chrétienne mais comme une ouverture vers une compréhension plus incarnée de la prière et de la relation.

Plus tard, j'ai eu l'occasion d'échanger avec des aîné·e·s innu·e·s d'autres communautés. Tou·te·s me dirent, d'une manière ou d'une autre, qu'« être tou·te·s lié·e·s » n'est pas un slogan, mais une vérité profonde. Une invitation à élargir l'esprit et à entrer dans un cercle plus vaste de communion.

Dr Joe et la fusion des symboles

Aujourd'hui, je poursuis ce chemin à l'Université Saint-Paul à Ottawa, où je fais de la recherche en théologie autochtone. J'ai eu la grâce, au fil des années, de rencontrer — en chair et en os ou dans leurs écrits — nombre d'aîné·e·s qui m'ont aidé à approfondir cette cohabitation entre deux voies spirituelles.

Parmi eux, deux figures m'ont profondément transformé : l'aîné cri Dr Joseph Couture et l'auteur ojibwé Richard Wagamese.

Dr Joe, ancien missionnaire, avait cru, en retrouvant sa spiritualité autochtone, qu'il devait renier sa foi catholique. Il s'en est éloigné un temps, croyant à l'incompatibilité des deux mondes. Mais après une longue période de jeûne et de prière, le Créateur lui montra un autre chemin.

Il raconte un rêve marquant :

Pendant les heures les plus profondes de la nuit, un rêve revenait à plusieurs reprises. Il montrait une scène symbolique, simple et belle : à droite, un calice de messe orné de pierres précieuses, magnifiquement façonné ; à gauche, une pipe sacrée en pierre rouge des Plaines, finement sculptée, avec la tige pointée vers le haut. Les deux objets avançaient lentement l'un vers l'autre, restant sur le même plan, jusqu'à se superposer parfaitement, sans que l'un efface l'autre. Ce mouvement de fusion s'est produit trois fois, pendant trois nuits consécutives. À la troisième répétition, une grande angoisse intérieure s'est dissipée.² >

1. Le « chemin rouge » fait référence à la voie spirituelle et culturelle des peuples autochtones, qui est souvent guidée par des enseignements spirituels et le respect de la Terre. Il constitue un engagement profond à vivre pleinement sa vie dans le respect de soi-même, des autres et de la création.

2. Ruth Couture et Virginia McGowan, *A Metaphoric Mind: Selected Writings of Joseph Couture*, Edmonton, Athabasca University Press, 2014, p. 24-25.



Le père Nnaemeka Ali (troisième à partir de la gauche) dans son pays d'origine, le Nigéria

Photo : Auteur inconnu

Ce rêve fut pour lui un appel clair : porter ensemble le calice et la pipe, sans contradictions.

3. Richard Wagamese, *One Drum: Stories and Ceremonies for a Planet*, Madeira Park (BC), Douglas and McIntyre, 2013 (réédition 2020), p. 22.

Ce rêve fut pour lui un appel clair : porter ensemble le calice et la pipe, sans contradictions. Une réconciliation née d'une écoute intérieure et d'une confiance confiante.

Wagamese et le langage du cœur

Cette même intuition, je la retrouve chez Richard Wagamese. Dans *One Drum*, il invite chacun·e, autochtone ou non, à entrer dans les cérémonies. Pour lui, il ne s'agit pas seulement de gestes symboliques, mais d'un alignement profond avec le rythme créateur de l'univers :

Une cérémonie est simplement une manière d'aligner notre énergie avec le grand courant d'énergie créatrice qu'est l'univers... Car la cérémonie a été créée pour nos esprits, pour nos cœurs. Elle a évolué afin que nous puissions la ressentir : le cœur suivant la tête dans le mouvement de la Création³.

Les chrétien·e·s diraient : une manière de se relier au Créateur de l'univers. Mais ici, le cœur prend le pas sur la tête. Il devient le lieu d'un savoir incarné.

Tout est lié : de l'autel à la tente de sudation

Aujourd'hui, ma relation à la spiritualité est transformée. Les cérémonies me sont données



Photo : Mathieu Lavigne

Tente de sudation

comme des voies vers le Créateur, des espaces sacrés non seulement de prière, mais aussi d'apprentissage. Lorsque je suis dans la tente, je ne suis pas seul. Je suis en communion. Et le moi qui transpire et prie dans l'obscurité de la tente à suer n'est pas différent du moi qui se tient près de l'autel, devant Jésus eucharistique.

C'est aussi le même moi qui entre en relation avec mes frères et sœurs humains, et avec mes autres frères et sœurs non humains — les arbres, les pierres, les animaux, les vents...

Car, oui, tout est lié : de l'autel au *matutishan*. ●



Nnaemeka Ali est missionnaire oblat de Marie Immaculée. Il est Igbo du Nigéria et, après sept ans de service missionnaire auprès des communautés innues sur la Côte-Nord du Québec, il est désormais à l'Université Saint-Paul d'Ottawa, où il prépare un doctorat en théologie. Il est également professeur à temps partiel et associé de recherche au Centre sur les Églises et la vérité et réconciliation avec les peuples autochtones de la Faculté de théologie de cette université.



Photo: Laurence Lew, O.P.

Prière à Notre-Dame de Guadalupe

Prière rédigée par Pascale Haddad pour la fête de Notre-Dame de Guadalupe et la Journée nationale de prière en solidarité avec les peuples autochtones, qui se tiennent le 12 décembre chaque année.

Peinture de saint Juan Diego de l'église de la mission San Xavier del Bac près de Tucson en Arizona; auteur inconnu

Cette peinture reproduit l'image de Notre-Dame de Guadalupe apparue miraculeusement sur la *tilma* (tunique traditionnelle autochtone) de Juan Diego en 1531. Après cinq siècles, cette image est encore exposée, toujours en bon état, à la basilique Notre-Dame de Guadalupe au nord de Mexico.

Maman Marie de Guadalupe,
nous venons à ta rencontre aujourd'hui,
comme tu le souhaites depuis 1531,
pèlerins autochtones et allochtones,
dans un élan de vie du Créateur.

Nous venons à ta rencontre,
toutes et tous vêtu·e·s de la *tilma* traditionnelle,
comme celle de Juan Diego,
te demandant d'imprimer en nous ton visage de bonté
pour en être le reflet les un·e·s pour les autres.

Nous venons à ta rencontre, à la recherche de roses,
parmi les cactus et les broussailles de nos vies,
te demandant de nous aider à nous les offrir,
en un bouquet d'espérance, les un·e·s aux autres.

Nous repartons de notre rencontre avec toi, pèlerins
autochtones et allochtones, le visage rayonnant de prière,
le cœur rempli de ton Amour maternel
les un·e·s pour les autres.

L'ÉGLISE DE SAINT-JÉRÔME SOLIDAIRE DES MOHAWKS LORS DE LA CRISE D'OKA

Photo: Municipalité d'Oka

Il y a 35 ans, la crise d'Oka – événement que les Kanien'kehá:ka (Mohawk) préfèrent souvent appeler « le siège de Kanehsatà:ke et de Kahnawà:ke » – secouait le Québec et le Canada tout entier. Pendant 78 jours, à l'été 1990, la communauté mohawke de Kanehsatà:ke s'est opposée à l'agrandissement d'un terrain de golf sur des terres ancestrales, incluant un cimetière et une pinède sacrée. Ce face-à-face tendu entre les Mohawks, la Sûreté du Québec, puis l'armée canadienne a mis en lumière les profondes injustices coloniales toujours à l'œuvre.

Gérard Laverdure

J'ai reçu en héritage familial le sens de l'accueil, du partage et de la justice sociale. J'ai été formé par la Jeunesse étudiante catholique (JEC) pendant 8 ans : analyse sociale, engagement, solidarité et justice sociale, le tout motivé et éclairé par l'Évangile de Jésus-Christ. Ayant été engagé par Mgr Bernard Hubert comme agent de pastorale au diocèse de Saint-Jérôme en 1973, j'ai été impliqué avec l'Église diocésaine dans plusieurs enjeux sociaux de l'époque : le projet de coopérative Tricofil (ancienne Regent Knitting) à Saint-Jérôme de 1974 à 1982, avec le chanoine Jacques Grand'Maison; le soutien à la lutte des expropriés de Mirabel et de 13 municipalités avoisinantes (1969-1985) – jusqu'à occuper le Palais de justice avec eux – dans la foulée de la construction de l'Aéroport de Mirabel lancée par le gouvernement de Pierre Elliott Trudeau; le soutien aux Mohawks de Kanehsatà:ke (1990) pour la défense de leurs droits et de leur dignité. Ces actions disent l'importance de

l'engagement social dans l'Église de cette époque, suivant l'esprit du concile Vatican II.

Lors de la crise d'Oka (1990), que les Mohawks désignent comme « le siège » ou la « résistance de Kanehsatà:ke »¹, j'étais responsable de la pastorale sociale diocésaine. À ce titre, mandaté par le nouvel évêque, Mgr Charles Valois, et avec une équipe de soutien, je suivais avec eux les enjeux de justice sociale dans le diocèse, ce qui incluait les négociations entre le peuple mohawk de Kanehsatà:ke et les divers paliers de gouvernements impliqués.

Primauté du profit et des rapports de force

Pour avoir suivi longtemps plusieurs dossiers de justice sociale, j'ai constaté que le gouvernement fédéral, premier responsable des liens avec les peuples autochtones, n'avait jamais vraiment accordé la priorité aux droits de ces peuples malgré les nombreux traités signés. La primauté donnée aux profits des entreprises canadiennes et étrangères dans l'exploitation de nos ressources (mines, pétrole, gaz, forêt, électricité, etc.) a toujours dominé les droits >

Ce texte est tiré du dossier commémorant la crise d'Oka diffusé à l'été 2025 par Mission chez nous. Il a été publié le 11 juillet, date du début de ces événements qui, à l'époque, ont attiré l'attention mondiale sur les revendications territoriales des peuples autochtones au Canada. Il propose de revenir sur ces journées de l'été 1990.

1. Voir le livre de Katsi'tsakwas Ellen Gabriel, *Quand tombent les aiguilles de pin. Une histoire de résistance Autochtone, pour un récit des événements du point de vue d'une des principales leaders de la communauté de Kanehsatà:ke*. [<https://www.editions-rm.ca/livres/quand-tombent-les-aiguilles-de-pin/>]

des personnes. C'est ainsi que, dans l'affaire d'Oka, les intérêts d'un développeur dans un projet de golf et de condos, appuyé par la municipalité d'Oka, ont eu priorité sur le respect du territoire autochtone, c'est-à-dire la pinède qui servait de cimetière et était considérée comme un lieu sacré. À bout de patience, les Mohawks, appuyés par des guerriers armés de la « Warrior Society », décidèrent de bloquer avec une barricade la route principale (344). La municipalité d'Oka demanda l'aide de la Sûreté du Québec qui choisit de la démanteler.

Manifestation d'appui aux Mohawks d'Oka en 1990



Photo : Gérard Laverdure

À la suite des affrontements qui eurent lieu sur le terrain avec la Sûreté du Québec, de la mort du caporal Lemay², de l'intervention de l'armée canadienne (une brigade de 4 500 soldats) à la mi-août et de la forte médiatisation du conflit, le climat social était devenu négatif, voire hostile envers les Mohawks. Les médias suivaient la progression de l'armée canadienne avec ses chars d'assaut et ses hélicoptères, jusqu'à ce qu'advienne le face-à-face emblématique, devenu viral, d'un jeune soldat canadien et du « warrior » masqué. Le siège dura 77 jours. On craignait un affrontement sanglant de grande ampleur. Puis, il y a eu le blocage du pont Mercier par les Mohawks de Kahnawà:ke en solidarité avec leurs frères de Kanehsàtà:ke. Je me souviens de ces images de violence où des citoyen·ne·s de Chateauguay lançaient des

pierres aux familles mohawks passant en auto pour protester contre ce blocage.

Société et Église à la défense des Mohawks

Dans ce contexte conflictuel, des organismes de défense des droits des autochtones, de Montréal, du Québec et du Canada, ont organisé deux marches de soutien au peuple mohawk à l'été 1990, dont une dans un grand champ en vue de la barricade de la route 344. Avec le réseau des paroisses de notre diocèse et celui de Développement et Paix, nous avons publicisé ces marches et invité les catholiques à y participer. La Conférence des évêques catholiques du Canada (CECC) a délégué son président d'alors, Mgr Bernard Hubert, pour venir appuyer les Mohawks et le processus de négociation. Mgr Hubert m'a demandé de l'accompagner sur place où il a présenté l'appui de la CECC. Il y avait nombre de manifestant·e·s, dont des délégué·e·s d'autres Premières Nations, venu·e·s même des États-Unis. Plusieurs ont pris la parole, dont Max Gros-Louis, représentant le peuple wendat de Wendake, près de Québec. À cette occasion, le supérieur des trappistes du monastère d'Oka est venu offrir un calumet de paix pour exprimer l'appui de sa communauté au processus de négociation.

Avec Mgr Valois, j'ai participé à une rencontre à la paroisse d'Oka, avec le curé et le ministre des Affaires autochtones du Québec, John Ciaccia, qui avait la confiance des Mohawks, afin d'arriver à un règlement négocié. Il poussait son gouvernement vers la négociation, et non l'affrontement. Mgr Valois et moi l'avons accompagné, derrière les barricades, comme garantie de sécurité, alors qu'il allait négocier avec le grand chef Joseph Tokwiro Norton³ >

Photo : Auteur inconnu



Mgr Bernard Hubert, alors président de la CECC, et Gérard Laverdure

Des organismes de défense des droits des autochtones, de Montréal, du Québec et du Canada, ont organisé deux marches de soutien au peuple mohawk à l'été 1990.

2. Rappelons également le décès de l'ainé mohawk Joe Armstrong durant le conflit.

3. Voir <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1726810/joe-norton-grand-chef-kahnawake-deces>

Ces horreurs en disent long sur la dynamique historique des rapports de nos gouvernements coloniaux avec les peuples autochtones, qui sont allés jusqu'à organiser un génocide culturel qui a arraché 150 000 enfants à leurs parents.

et les mères de clans. Nous avons passé plusieurs heures dans une tente, attendant le résultat des négociations. Tout était si dépayçant que j'avais l'impression d'être dans un film de guerre. La négociation a prévalu et les Mohawks ont eu gain de cause concernant la pinède. Toutefois, la question de fond des droits territoriaux n'est toujours pas réglée à ce jour. Une journée d'étude diocésaine a été tenue sur la crise d'Oka pour mieux en comprendre les enjeux et un bilan du service de pastorale sociale a été produit pour rappeler nos interventions de solidarité et en tirer leçon.

Une réconciliation à poursuivre

J'ai toujours gardé un parti pris pour les droits des Premières Nations et de tou-te-s les opprimé-e-s. Ils ont tellement souffert d'injustices et de violences de toutes sortes aux mains de nos gouvernements... D'ailleurs, lors du passage à Montréal (avril 2013) de la Commission de vérité et réconciliation (2008-2015) sur les pensionnats autochtones, j'ai assisté aux trois jours d'audience par solidarité. Ces révélations étaient pénibles à entendre, surtout quand on a des enfants. Devant l'armoire présentant les objets et les souvenirs qu'apportaient les enfants à leur arrivée aux pensionnats et dont ils étaient immédiatement dépouillés, j'ai beaucoup pleuré. Ces horreurs en disent long sur la dynamique historique des rapports de nos gouvernements coloniaux avec les peuples autochtones, qui sont allés jusqu'à organiser un génocide culturel qui a arraché 150 000 enfants à leurs parents. Plus près de nous, en 2020, à l'hôpital de Joliette, vif est encore le

4. Voir cette campagne d'Amnistie Internationale : <https://amnistie.ca/campagnes/racisme-systemique>.

Voir également ce document du Centre de collaboration nationale de la santé autochtone sur l'effet du racisme sur les populations autochtones et ses conséquences : <https://www.cnsa.ca/docs/determinants/FS-Racism2-Racism-Impacts-FR.pdf>



Photo : Gérard Laverdure

Les moines d'Oka se joignent à la manifestation.

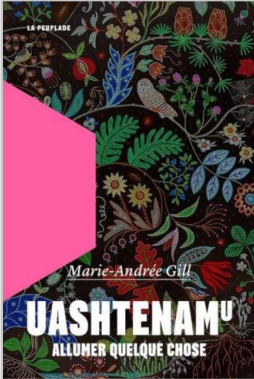
mépris que démontrent deux soignantes envers une patiente atikamekw mourante, Joyce Echaquan, et d'autres patient-e-s. Le racisme systémique est toujours à l'œuvre dans nos institutions⁴...

Pour moi, encore aujourd'hui, le fait que des individus ou des institutions ramènent tout aux profits et aux rapports de force s'oppose à l'Évangile et à toute conscience droite. Je vois bien que nous ne sommes pas encore sortis de ces rapports de force dans nos sociétés. « On ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent. » (Mt 6, 24) C'est l'opposé de cet enseignement qui dit « aime ton prochain comme toi-même ! » (Mc 12, 31) On a du pain sur la planche... mais heureusement, il y a beaucoup d'ouvrier-ère-s à la moisson. Alors OUI, soyons ensemble témoins d'espérance, de fraternité, de réconciliation, de compassion, comme nous y invitent nos frères les papes François et Léon XIV! ●



Gérard Laverdure est un militant chrétien pour la justice sociale issu de la JEC. Il a été agent de pastorale sociale au diocèse de St-Jérôme et s'est impliqué à la paroisse St-Pierre-Apôtre à Montréal. Il a été aussi rédacteur en chef du webzine *Sentiersdefoi.info*. Il a 5 enfants et 6 petits-enfants. Sa relation à Jésus-Christ est au cœur de sa vie. Accueil, compassion, liberté de pensée et de parole, humour, dignité, justice sont pour lui des valeurs fondamentales. Retraité, il s'engage toujours en paroisse et en justice sociale.

Quand l'âme apprend enfin à voir



Ce que j'admire chez l'auteure **Marie-Andrée Gill** dans son recueil *Uashtenam*/*Allumer quelque chose*, c'est sa capacité à préserver un regard pur, voire enfantin, au sens le plus noble du terme. Elle observe le monde avec cette innocence lucide qui accède aux vérités simples, à la manière d'un enfant qui, sans le savoir, fait de la philosophie. « J'essaie d'écrire de quoi qui évoque notre arrêt sur la plage de Cap-aux-Oies. La beauté, c'est pas compliqué, elle est là quand elle est là. » (p. 62-63) Cette phrase résume la spiritualité de la contemplation dont tout ce livre est imprégné : cette disposition à accueillir ce que l'on trouve devant nous, tout doucement.

Dans notre vie moderne bourdonnante, il devient difficile de nous arrêter. L'auteure nous rappelle qu'il faut résister à ce rythme effréné, à ces pensées destructrices qui nourrissent l'inquiétude et les ruminations du regret. Elle

nous invite à ralentir afin de nous ouvrir à l'extraordinaire contenu dans l'ordinaire. [...]

L'intégration de tout ce qui se déploie autour de nous nous amène à apprécier combien notre existence se relie à celle des autres. « C'est peut-être ça le réel; là où il n'y a pas de frontières entre soi et le reste. » (p. 14) Cette vision d'interconnexion rappelle l'enseignement autochtone qui célèbre l'interdépendance de toute chose. [...]

Ce livre propose humblement de s'ouvrir à une contemplation qui finira par éveiller l'attention à la joie quotidienne, à la « petitesse » de la personne, à la fraternité de toute la création. Dans cette posture d'ouverture, la vie se révèle dans sa lumière, et l'âme, apaisée, apprend enfin à voir.

Helen-Rose Lam

La Peuplade, 2025

CINÉMA

Tout humain porte un souffle de vie



Il y a des films qui bouleversent sans hausser le ton. *Sewâtsiwin – Ils sont sacrés*, de la cinéaste abénakise **Kim O'Bomsawin**, appartient à cette catégorie. Dès les premières images, un père et ses enfants marchent dans la neige, rient, écoutent. Rien d'extraordinaire en apparence – pourtant, tout devient essentiel.

O'Bomsawin signe ici une œuvre lumineuse sur la spiritualité du lien, un film qui ouvre des fenêtres sur la réconciliation entre science et foi, médecine et traditions. Entre la chronique et le documentaire, elle fait du silence un langage et de la différence, une grâce.

Le fil du récit, c'est Grant Bruno, chercheur en santé publique et membre de la Nation crie de Maskwacis, en Alberta. Père de quatre enfants, dont deux garçons autistes, il cherche à rapprocher deux mondes qui se méconnaissent trop souvent : les savoirs autochtones et la recherche occidentale sur l'autisme.

«Ceux qui sont sacrés». Ainsi Bruno et sa communauté perçoivent-ils les enfants autistes : non pas tels des êtres à réparer, mais tels des messagers spirituels qui rappellent à chacun·e la valeur de la présence. Dès que l'enfant est mis au centre, la caméra, placée à sa hauteur, capte sa vision du monde : les détails, la beauté. [...] La spiritualité crie s'enracine dans le lien avec la terre, le vent, les animaux. Ainsi, chaque plan semble respirer avec la nature, comme une *prière silencieuse*. Là, l'œuvre touche l'universel : elle rappelle que tout humain porte un souffle de vie qui le lie à plus grand que lui – Esprit, Créateur ou mystère.

Regarder *Sewâtsiwin*, c'est accepter d'être déplacé, et reconnaître que la vérité ne se dit pas toujours dans les mots de notre tradition, mais qu'elle peut s'enrichir d'autres sagesses.

Jocelyn Girard

Maison4tiers | 2025 | 1 h 15 min



Mgr Gilles Côté arborant une coiffe papoue par-dessus sa mitre.

« MISSIONNAIRES DE L'ESPÉRANCE PARMIS LES PEUPLES »

Mgr Gilles Côté

Photo : Auteur inconnu

Le dernier message du pape François pour la Journée mondiale des missions, intitulé « Missionnaires de l'espérance parmi les peuples », souligne l'urgence pour les chrétiens-ne-s de devenir des « artisan-e-s » d'espérance en suivant le Christ et en partageant sa Bonne Nouvelle au sein de la communauté mondiale.

Dans ce message rédigé avant son décès, le pape François appelle à la construction de la solidarité, au rejet de la culture du déchet et à l'écoute mutuelle pour un monde plus respectueux et fraternel. Il nous dit que « le Seigneur poursuit sa mission à travers nous ». Le Pape exhorte tou-te-s les fidèles, de tous âges, à s'engager activement dans l'évangélisation par le témoignage de vie, la prière, les sacrifices et la générosité. Être « missionnaires de l'espérance parmi les peuples » rappelle à chaque chrétien-ne et à l'Église, communauté des baptisé-e-s, la vocation fondamentale d'être, à la suite du Christ, des messenger-ère-s et des bâtisseur-euse-s d'espérance.

Chaque année, en octobre, la Journée mondiale des missions invite à tourner notre regard vers la grande mission de l'Église : annoncer l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre. Le pape Léon XIV nous enseigne que le thème éclaire notre marche et résume l'essence même de la mission chrétienne : porter dans le monde un

message qui ouvre l'avenir, relève la personne, transforme les blessures en chemins de vie.

L'espérance n'est pas une simple disposition psychologique ou une illusion consolatrice. Elle est une force qui vient de Dieu, une certitude enracinée dans la résurrection du Christ. Dans un monde marqué par l'incertitude, la division, la guerre et les injustices, la mission chrétienne se présente comme une grande respiration : l'annonce d'un Dieu qui ne se lasse pas de l'humanité et ouvre toujours un horizon de vie nouvelle. Être missionnaire aujourd'hui, c'est donc témoigner que, malgré toutes les obscurités, il y a une lumière, et que cette lumière ne s'éteindra pas.

Au centre de notre espérance se trouve le Christ. L'Écriture nous rappelle : « Jésus Christ est le même, hier, aujourd'hui et à jamais. » (He 13, 8) Cette affirmation est un roc sur lequel repose la mission. Le visage de Jésus n'a pas changé : il demeure le Bon Pasteur qui donne sa vie, le Maître qui enseigne, le Serviteur >

Voici l'essence même de la mission chrétienne : porter dans le monde un message qui ouvre l'avenir, relève la personne, transforme les blessures en chemins de vie.

qui lave les pieds de ses disciples, le Crucifié ressuscité qui offre la vie en abondance. Mais si Jésus reste le même, la manière dont l'Église vit et exprime sa mission a évolué au cours des siècles. La mission d'hier et celle d'aujourd'hui résonnent de la même fidélité au Christ, mais elles empruntent des chemins différents selon les contextes culturels, sociaux et historiques.

Mission : continuités et changements

La question se pose : la mission a-t-elle aujourd'hui la même résonance qu'hier ? Oui, car l'élan fondamental demeure : annoncer le Christ pour que toute personne découvre en elle le chemin, la vérité et la vie. Mais l'approche a connu de profondes transformations.

Il y a 450 ans, la mission était souvent perçue comme une œuvre de conquête spirituelle, étroitement liée aux mouvements de colonisation. Beaucoup de missionnaires, animés d'un grand zèle, ont porté l'Évangile au prix de leur vie. Mais l'annonce de la foi était parfois accompagnée d'une vision qui minimisait ou ignorait la richesse des cultures locales.

Aujourd'hui, l'Église a appris — souvent par le biais de l'expérience, des erreurs, des conversions — que la mission n'est pas d'abord une « transplantation », mais une rencontre. Le concile Vatican II a marqué un tournant en affirmant que les peuples, leurs traditions et leurs cultures sont déjà traversés par la présence de l'Esprit de Dieu. La mission contemporaine se vit donc davantage dans le respect, l'écoute et la collaboration. Il s'agit moins de « donner » un trésor que d'en révéler la source, déjà présente et active dans leur culture.

En Papouasie-Nouvelle-Guinée

Mon expérience missionnaire en Papouasie-Nouvelle-Guinée illustre bien cette évolution. Quand je suis arrivé dans ce pays aux immenses richesses culturelles, j'ai découvert que la mission ne pouvait pas se vivre selon un modèle importé d'ailleurs. Le peuple mélané-

sien a une profonde spiritualité enracinée dans la terre, le clan, les rites d'initiation, les liens de sang et de solidarité.

Au début, la tentation pouvait être de proposer des structures toutes faites, venues d'Occident. Mais j'ai appris que l'annonce de l'Évangile devait se faire dans le respect de cette culture, en dialogue avec ses symboles, ses valeurs et ses aspirations. Peu à peu, une Église véritablement mélanésienne est née, avec ses propres expressions liturgiques, sa manière communautaire de prendre des décisions, son sens de la solidarité et du partage.

C'est là que j'ai compris : la mission d'aujourd'hui est une mission de participation et de communion. Elle ne cherche pas à effacer l'identité des peuples, mais à les aider à découvrir dans le Christ leur plénitude. La mission devient un chemin partagé, où missionnaires et communautés locales marchent ensemble, apprenant les un-e-s des autres, découvrant dans l'Évangile un espace de rencontre et de transformation qui invite à penser ensemble, à décider ensemble et à faire ensemble.

L'espérance dans la mission

Cette même dynamique se vit aujourd'hui dans la mission auprès des peuples autochtones, au Canada et dans plusieurs pays. Ces dernières années, l'Église a été appelée à entrer dans un processus de vérité et de réconciliation, à reconnaître ses erreurs et ses blessures, notamment celles qui sont liées aux pensionnats et à une mission vécue autrefois dans une logique d'assimilation.

Aujourd'hui, la mission parmi les peuples autochtones ne peut plus être celle de l'imposition. Elle doit être un chemin d'écoute, de respect et de guérison. Les communautés autochtones possèdent une profonde spiritualité du don, du lien avec la création, de la mé- >



Photo : Auteur inconnu

Mgr Gilles Côté dans un canot en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

La mission d'aujourd'hui est une mission de participation et de communion. Elle ne cherche pas à effacer l'identité des peuples mais à les aider à découvrir dans le Christ leur plénitude.

Dans un monde qui vacille, l'Église est appelée à être un signe de stabilité, de confiance et de joie. [...] Nous ne sommes pas des gens qui propagent la peur, mais qui sèment la confiance; non plus des gens qui se résignent, mais des témoins de la victoire du Christ.

moire des ancêtres. Quand on rencontre l'Évangile avec ces valeurs, il devient source d'espérance renouvelée. Être « missionnaire de l'espérance » dans ce contexte, c'est accompagner les peuples autochtones dans leur marche de guérison, apprendre de leur sagesse et leur offrir la joie de rencontrer le Christ qui ne détruit pas leurs racines, mais les éclaire.

La mission d'espérance ne se limite pas à des paroles; elle prend chair dans des gestes concrets. Combien de missionnaires, hier comme aujourd'hui, se font proches des plus pauvres! Dans des dispensaires reculés, des écoles improvisées, des lieux de conflit, ils et elles offrent leur temps, leurs compétences, leur affection. Ces gestes, parfois modestes, deviennent des semences d'avenir. Une école ouverte à des enfants défavorisés, c'est déjà un horizon d'espérance. Une communauté chrétienne qui apprend à vivre la fraternité au-delà des clans et des divisions, c'est déjà un signe que le Royaume de Dieu grandit.

L'espérance chrétienne ne vient pas d'un optimisme naïf. Elle se fonde dans l'événement pascal : Jésus crucifié est ressuscité, il a vaincu la mort. Voilà le cœur de notre foi, et voilà ce qui donne sens à toute mission. Les missionnaires, dans leurs paroles et leurs vies données, rappellent au monde que la croix n'est pas le dernier mot. Comme les femmes le matin de Pâques, ils et elles courent annoncer : « Il est vivant ! » Leur témoignage devient source de joie pour des communautés parfois plongées dans la nuit de la souffrance.



Mgr Gilles Côté, montfortain, prononce ses vœux définitifs en 1970. Il part en mission en 1971 en Papouasie-Nouvelle-Guinée et devient évêque du diocèse de Daru-Kiunga en 1995. Il participe notamment aux travaux de la Conférence des évêques de ce pays en tant que membre de l'équipe de rédaction des protocoles concernant la prévention des agressions sexuelles et la protection des enfants. Il fonde aussi l'Institut Vangeke pour la formation continue et intégrale des prêtres papous. De retour au pays depuis 2021, il poursuit son ministère selon les besoins et prêche des retraites.



Photo : Auteur inconnu

Mgr Gilles Côté et un prêtre papou en procession de sortie à la cathédrale du diocèse de Daru-Kiunga en Papouasie-Nouvelle-Guinée

Un appel pour aujourd'hui

L'année 2026 est un moment de grâce pour redécouvrir que l'espérance est le trésor le plus précieux à offrir. Dans un monde qui vacille, l'Église est appelée à être un signe de stabilité, de confiance et de joie. Le pape Léon XIV le rappelle : nous sommes « missionnaires de l'espérance parmi les peuples ». Nous ne sommes pas des gens qui propagent la peur, mais qui sèment la confiance; non plus des gens qui se résignent, mais des témoins de la victoire du Christ. La mission n'est plus ce qu'elle était il y a 450 ans : elle est aujourd'hui un chemin de dialogue, d'interculturalité, de guérison, de fraternité. Mais son cœur demeure le même, car Jésus ne change pas. Ce qui change, c'est notre manière de rejoindre les peuples, d'entrer dans leurs réalités, de partager leur vie. ●

« JE VOUS AIME À LA FOLIE »

Tel fut l'élan du cœur de Noëlla, aînée innue de Mani-utenam, lors d'un moment important vécu cette année entre autochtones et allochtones. L'année 2025, à Mission chez nous, aura été remplie de telles rencontres riches et de projets signifiants pour tou-te-s. Ce dont témoignent les membres de l'équipe.

L'équipe de Mission chez nous

Quand je pense à 2025, deux images me viennent en tête. La première : ces personnes innues rencontrées à Nutashkuan et à Unamen Shipu, avec qui Anne Doran et moi avons vécu des ateliers sur l'Esprit saint. Nous pensions nous rendre dans ces communautés afin d'y partager des réflexions, quelques concepts, mais c'est plutôt nous que ces échanges sont venus transformer ! J'ai senti notre vision du monde et du sacré bouger. Et quelle joie de savoir qu'en 2026, nous vivrons de nouveau cette expérience, cette fois à Matimekush-Lac John, près de Schefferville !

La seconde image : Noëlla, aînée innue de Mani-utenam, qui a pris la parole lors du Pèlerinage en terres autochtones organisé par Spiritours et Mission chez nous. Elle a témoigné avec dignité de son expérience au pensionnat de Mani-utenam. C'était une des premières fois qu'elle s'exprimait publiquement sur ce sujet. Nous avons donc assisté à un moment de grâce, ce moment où une parole se libère, où un pas de plus se fait sur le chemin de la guérison. Et Noëlla de conclure : « Je vous aime à la folie ! » Une phrase qui me bouleverse encore.

Mathieu

Nouveauté en 2025 pour Mission chez nous : permettre à des intervenant-e-s mandaté-e-s par leur diocèse de vivre un ressourcement. Il a eu lieu du 17 au 19 novembre à l'Ermitage Saint-Antoine au Lac-Bouchette. L'expérience a été des plus positives et concluantes. Dix-huit participant-e-s au total, dont l'équipe d'animation et celle de Mission chez nous, ont pu s'y rendre (certain-e-s ont été freiné-e-s par les conditions météorologiques). Bref, de belles

rencontres, des moments d'intériorité et une prise de conscience de notre appel particulier, du plan que Dieu a pour chacun-e de nous. Prendre un temps d'arrêt pour se recentrer et le faire en bonne compagnie n'a pas de prix !

Une suite nous a été demandée; nous sommes déjà à la préparer ! Ce sera une version bonifiée, dont nous vous donnerons des nouvelles.

Chantal

Ce qui me réjouit, c'est que des ponts et des amitiés continuent de se créer entre allochtones et autochtones, et je peux constater aussi que Mission chez nous réunit toujours plus de personnes – le réseau s'agrandit ! – qui souhaitent agir en partenariat avec l'organisme et se faire ainsi solidaires des peuples autochtones. Je pense particulièrement aux nombreux·ses collaborateur·trice·s qui ont voulu écrire dans nos pages ou élaborer de nouvelles fiches d'aménagements liturgiques proposées pour des moments forts annuels : fête de Kateri Tekakwitha, Journée nationale des peuples autochtones, etc.

Un bon coup : nous avons publié sur le Web, cet été, un dossier fouillé commémorant les événements de la crise d'Oka (qui a eu lieu il y a 35 ans), dont les enjeux ne sont toujours pas réglés. Ce dossier, qui comprenait une entrevue exclusive avec Ellen Gabriel, mohawke de Kanehsatà:ke, et huit autres publications sur le sujet, a reçu un bel accueil. Une façon de sensibiliser le public aux enjeux qui touchent les autochtones.

Ghislain

« Nous pensions nous rendre dans ces communautés afin d'y partager des réflexions, quelques concepts, mais c'est plutôt nous que ces échanges sont venus transformer ! J'ai senti notre vision du monde et du sacré bouger. »



Photo : Jean Gagné

Mathieu Lavigne, Chantal Jodoin et Ghislain Bédard forment l'équipe actuelle de Mission chez nous.

Deux beaux prix!

À l'occasion du congrès annuel de l'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO) qui s'est tenu en octobre dernier, Mission chez nous a remporté deux prix d'excellence: un premier, le **prix de la Meilleure mise en page/design**, remporté par **Ghislain Bédard**, concepteur-graphiste et chargé de projet en communications de Mission chez nous, pour sa mise en page du numéro Hiver-printemps 2025 du bulletin *Confluents*.

Le second: le **prix de la Meilleure production audio** (15 minutes ou plus), attribué à **Catherine Ego**, coanimatrice de l'émission de radio *Confluents*, et collaboratrice de Mission chez nous, pour son entrevue avec Konrad Sioui (épisode 120), émission produite et réalisée par Mission chez nous et diffusée sur les ondes de Radio VM et de Radio Galilée la semaine du 27 mars 2025. Félicitations à nos gagnant·e·s! Nous sommes fiers de leur précieuse contribution à Mission chez nous.

En ondes depuis...



L'émission de radio *Confluents* produite et réalisée par Mission chez nous, et diffusée sur les chaînes Radio VM, Radio Galilée et aussi en format balado sur toutes les plateformes, en est déjà à sa 5^e année de diffusion et à plus de **140 épisodes!**

Parmi les invité·e·s reçu·e·s cette saison au micro de Mathieu Lavigne, directeur de Mission chez nous, et de Catherine Ego, qui coaniment l'émission, on trouve, entre autres, Ellen Gabriel et l'anthropologue Pierre Trudel, à l'occasion de deux émissions spéciales commémorant la crise d'Oka ayant eu lieu il y a 35 ans, puis Jean-Paul Echaquan, Charles Bender, Manishan Kapesh, Dan-Georges Mckenzie et bien d'autres. Pour plus d'info sur l'émission *Confluents*, visitez:

www.missioncheznous.com/confluents-radio

Des artefacts sont remis

À l'occasion du Jubilé de l'Espérance décrété par le pape François, **le pape Léon XIV a offert 62 artefacts culturels**, qui faisaient partie de la collection *Anima Mundi* des musées du Vatican, à la Conférence des évêques catholiques du Canada, pour qu'ils soient immédiatement remis **aux communautés autochtones du Canada**. Parmi les objets figurent un rare kayak centenaire de l'Ouest arctique ainsi que d'autres artefacts d'importance pour les communautés inuites, autochtones et métisses.

Les dirigeants de l'Assemblée des Premières Nations (APN), de la Société régionale inuvialuite, de l'Inuit Tapiriit Kanatami et du Conseil national des Métis étaient à Montréal au début de décembre pour recevoir les artefacts à leur arrivée au Canada. Les dirigeants locaux des Premiers Peuples ont organisé une cérémonie pour accueillir les objets sacrés de retour au pays.

Les aînés et les survivants des pensionnats ont travaillé pendant de nombreuses années pour en arriver à ce moment. Le retour de ces objets était le souhait du pape François avant son décès. Il s'agit d'une étape importante dans le processus de réconciliation, faisant suite aux excuses historiques présentées en 2022 par le Pape pour le rôle de l'Église catholique dans le traumatisme intergénérationnel causé par les pensionnats. Le retour de ces artefacts souligne le dialogue qui s'est développé ces dernières années avec l'Église.

Source: CECC



Abonnez-vous gratuitement à l'infolettre mensuelle de Mission chez nous pour avoir accès à d'autres infos et articles pertinents. Pour ce faire, visitez notre site www.missioncheznous.com et remplissez le formulaire en ligne dans le pied de page. Abonnez-vous sans tarder!